

Michèle GUILLIN HURLIN
michele.guillin@numericable.com

MACROPHOTOGRAPHIE, ŒIL et FENETRES
(Macrophotographie en Art-Thérapie, versant réceptif)

Cet exposé relate l'expérience « Art-thérapeutique » à partir de macrophotographies proposées à de jeunes enfants. (En amont, pendant et en aval de la thérapie.)

Je donne à la pratique le primat sur la théorie. Les images et les mots interagissent ici à égalité, pour amener l'action libre de la pensée, laquelle y est cependant contenue dans un « en-deça » nébuleux et dans un « après-coup » quelque peu clarifiant.

Au départ de tout le processus, il y a une sorte de partage du sensible (l'œuvre, et ici la photo) qui touche à l'esthétique par l'authenticité qui s'en dégage et confère à l'œuvre une dynamique pétrie à la fois d'ombre et de lumière. Dynamique, qui, in fine, se révèle profondément humaine. Rien de plus. Rien de moins.

A partir de la macrophotographie, l'œil et son regard nous ont amenés, mine de rien, à interroger sans cesse le visible caché dans les brumes d'un invisible opérant, mû par la nécessité du désir. Désir désirant par-delà le désir désiré, qui fait de l'humain un acteur.

La MACROPHOTOGRAPHIE donne à voir un univers de détails invisibles à l'œil nu. L'objet réel existe à la base. Or, sa réalité n'est pas perceptible d'emblée, *mais* cet objet réel existe néanmoins physiquement. C'est ce qui fait la différence avec un tableau, avec un test projectif. Objectivité et subjectivité coexistent. C'est cette complexité (par l'ambiguïté de l'image donnée à voir) qui justifie son utilisation en « art-thérapie », **versant réceptif**. S'ouvre la fenêtre des imaginaires « reliés ».

Le manque d'évidence perceptive crée une dynamique qui donne place à l'imagination active comme moteur de pensée. S'y entrelacent Visible et Invisible, Intérieur/Extérieur. *Un entre-deux des savoirs.*

L'ŒIL, dit Jean-Didier VINCENT, « *s'enracine, au premier regard, dans le terreau riche et confus, chaotique, qui est celui de la sensibilité* ».

Ainsi, le voyage se fera dans le regard, dans l'entrecroisement des regards, avec et par-delà la chose regardée. La « Fonction du VOIR » s'active.

C'est ce qui nous intéresse, en tant qu'orthophonistes, dans le cadre de nos interventions « **Art-thérapie structurée, à orientation rééducative** plutôt qu'analytique ». Nous nous attachons, entre autres, aux dimensions plurielles du concept de langage, y compris les formes de communication non verbale permettant de compléter ou de suppléer les fonctions verbales.

Les interventions dont il est question ont été menées, à partir de macrophotographies originales, auprès de jeunes enfants RPL (Retard de Parole et Langage)ⁱ et DL/DO (Dyslexiques/Dysorthographiques.) **Ici, L'œil et son regard seraient comme une métaphore de la fenêtre, tout comme la fenêtre est une métaphore de l'œil.**

Et puis, entre « le VOIR » et le « LIRE », il y a « Le DIRE », sans négliger le « dire sans dire », comme dans les contes ...

DE QUOI S'AGIT-IL ? DE QUI S'AGIT-IL ? Comment allions-nous procéder ?

Après de longs mois d'errance au cours desquels l'enfant s'est trébuché d'échec en échec : échec scolaire, échec des rééducations classiques (qui restent cependant efficaces dans la majorité des cas), dévalorisation vis-à-vis de ses pairs, incompréhension totale de son environnement parental qui refuse que leur enfant « aie un problème dans la tête », il nous faut chercher une solution.

Comment aider l'enfant - qui, évidemment, ne prend aucun plaisir ni à parler, ni à lire – à sortir de sa marginalité douloureuse ?

Comment, si non en allant chercher l'enfant là où il est ? Nous allions donc nous appuyer sur ses talents plutôt que sur ses défaillances.

L'enfant « DYS »ⁱⁱ est très sensible, naturellement curieux et créatif. *Il pense en image.*

Or, la pensée imagée *intérieure* est beaucoup plus rapide (environ 50 phonèmes par secondes) que la pensée verbale *extérieure* (environ 10 phonèmes par secondes).

A partir de cet écart, il y a décalage entre les autres et lui-même, d'où, notamment, les échecs.

Faisons donc entrer maintenant cet enfant dans une zone de plaisir, là où, pour lui, tout n'avait été qu'échec, et malgré ses efforts répétés. Le projet rééducatif classique sera à mettre en route ensuite, selon ses besoins spécifiques, lorsque la confiance sera retrouvée.

La Macrophotographie est-elle intéressante dans ce contexte ? Nous nous interrogeons.

Avant de proposer nos macrophotographies en relation art-thérapeutique, nous en avons donc sélectionné quelques-unes à partir de la dimension métaphorique que nous leur attribuons, dans le but d'explorer quel serait ou pas la réalité d'un lien images-mots. Nous les avons alors testées auprès d'enfant normalement scolarisés, selon une approche linguistique.

Comment définir brièvement « nos » macrophotographies ?

Elles ne sont pas datées. Elles ouvrent sur une intemporalité d'espaces pluriels, tantôt dedans/ tantôt dehors, tantôt sombres/ tantôt lumineux. Chacune dégage une « ambiance émotionnelle » particulière, alliée à un degré variable d'ambiguïté par la FORME donnée à voir, ainsi que par les contrastes de couleurs et de taille entre fond et forme. D'où possibles métaphores.

A l'origine de ce « VOIR », il y a le photographe. Ici, Claude GUILLIN. Rappelons que l'artiste, nous donne quelquefois à voir une « obscure clarté ». Il est « *comme le médium de paysages intérieurs tourmentés mis en lumière par tel ou tel objet qui capte son regard et le métamorphose* ». Objet métamorphosé en retour par un rapport caché/dévoilé : « l'image capturée », telle une partition de base, sera ensuite mise en musique par le photographe qui, avec le seul jeu de la lumière et sans autres artifices, en révélera les éléments cachés.

Dans l'un de ses ouvrages¹, François CHENG relate une anecdote au sujet de Jacques LACAN, enfant : Un été sur une jetée, il était fasciné par une boîte de conserve flottant sur l'eau et qui scintillait de tout son éclat. « *Il eut la nette conscience que ce fut l'objet qui se signalait à lui et le fixait du regard* ».

¹François CHENG –« *Cinq méditations sur la beauté* »- Ed. Albin Michel.

Il y a dans nos photos une interaction première de même nature. Comme une rencontre soudaine, « *Un apparaît-là* » en même temps qu'un acte de regarder avec un œil en éveil. Sensibilité, culture artistique, subjectivité, tout soudain ne font qu'un, sans pour autant que l'artiste aie nécessairement conscience de l'effet produit par le résultat donné à voir. (Ceci, même s'il sait que ses photographies produiront un effet, car, bien que son parti pris ne soit aucunement conceptuel, il y a tout de même en arrière-plan une intention esthétique.)

In situ, notre photographe, lui et lui seul, voit un minuscule vieux caillou sur le bord d'un chemin qui se signifie à lui par un infime rayon de lumière venu tout soudain l'irradier. Le dedans et le dehors, tout soudain, s'épousent l'espace d'un instant unique. La photo « prend corps ». La forme est étrange. On y voit un crâne. « Un crâne de squelette », diront les enfants.

Et ... savons-nous, relate Jean CLOTTE, qu'il y a trois millions d'années, en Afrique du Sud, un homme préhistorique ramassait des objets précieux, et que, parmi eux, se trouvait une pierre évoquant une tête humaine ! Aujourd'hui, l'artiste voit un caillou. Celui-ci peut évoquer un crâne. Comme dans le très lointain passé !

Les macrophotographies avec lesquelles nous avons travaillé sont de la même veine.

On peut y voir, par exemple, le fantôme d'une disparition/réapparition, un Ailleurs inconnu,

- Tel un tout petit morceau de polystyrène blanc de forme douce arrondie qui, sur fond bleu contrastant, ouvre sur un espace mystérieux, avec impression de mouvement là où le temps semble aboli. *Les enfants y ont vu, entre autres* : « *E.T., l'Extra-Terrestre* ».
- *Nous, (les adultes) nous l'avons intitulée* « *Noël Bleu* »

On peut y voir aussi, par exemple, une dévoration/ un engloutissement,

- Telles les couches de peinture craquelée sur un vieux bidon troué qui donne à voir une « forme en creux, le trou », un espace inquiétant : Qui sort ? Qui entre ?
- « *Un repaire de sorcières, un ogre qui se cache, un géant qui sort* », diront les enfants.
- *Un enfant dessinera Jonas dans le ventre de la baleine.*

APPROCHE LINGUISTIQUE EN MILIEU SCOLAIRE ORDINAIRE

L'étude a été conduite sous la direction de Frédéric FRANCOIS, Linguiste.² Suite à une expérience menée auprès d'enfants normalement solarisés. Ont participé deux classes d'âge : CE1 et CM2, selon deux modes de passation : d'abord individuel, puis par groupe de 4 à 5 enfants du même âge.

Le lien image-mots allait-il fonctionner auprès d'enfants normalement scolarisés ? L'image, plus précisément la « macrophotographie ambiguë » se révélera-t-elle vecteur de communication ?

Nous présentons nos macrophotographies l'une après l'autre. Notre question : « Qu'est-ce que tu vois » n'était pas inductrice. Nous précisons qu'il n'y aurait ni bonnes ni mauvaises réponses, que tout ce qui se dirait est intéressant. Aucune notation. Liberté de parler ou pas.

² F.FRANCOIS (1935-2020) Professeur émérite à l'Université René DESCARTES, Paris. Auteur de nombreux ouvrages de référence, dont « *éléments linguistiques appliqués à l'étude du langage de l'enfant* ».

Nous, adultes, nous mettions juste à l'écoute. « *Munies du seul savoir de ne pas savoir à l'avance* »

Notre **surprise** fut totale, tout comme fut celle des enfants en découvrant les macrophotographies sans pouvoir identifier ce qu'elles représentaient exactement (sauf l'image N°1, la feuille.) D'où une profusion de mots prononcés sur un mode jubilatoire avec une richesse d'intonations, d'exclamations, etc.

Une abondance inattendue de réponses verbales avec des conduites de nomination, de description, d'évocation, d'explication, d'argumentation, ainsi que des conduites de récits structurés, de genre descriptif, narratif, évocateur.

Le type de production varie selon les âges, selon l'environnement interactif (individuel seul avec l'adulte, en groupe avec ses pairs), selon la photographie et la perception sensorielle de l'image. Les interprétations imaginaires, aux sources mythiques, culturelles, personnelles (souvenirs, ressentis) varient significativement selon la singularité propre à chaque macrophotographie et les dialogues qu'elle a suscités entre les enfants.

Certes, il y a le contenu des expressions, mais il y a aussi le déroulé, la progression des conduites discursives. Au départ, la focalisation porte sur la recherche de « *l'objet mystérieux* », d'où description, nominations successives qui, chemin faisant, évoluent en convoquant une autre sorte de « réel », plus imaginaire. Enfin, les conduites autant que les contenus s'enrichissent : « réel et imaginaires » jouent ensemble !

Une progression dans le déroulé se rencontre aussi avec nos enfants « DYS », mais, évidemment, d'une autre façon. (Nous le verrons plus loin.)

Le manque d'évidence perceptive a réellement éveillé une curiosité chez ces enfants qui se sont mis à voyager à travers leurs regards. Regards qu'ils ont fait évoluer au fur et à mesure, entre la photo et eux, entre eux et les autres.

Dans un milieu éducatif ordinaire, le langage verbal fonctionne pleinement.

Nous rejoignons ici Jean Didier VINCENT³ sur la fonction expressive du langage :

« *Qu'il s'agisse d'émotions ou de pensées, cette fonction met en avant la présence insistante et inévitable du corps dans tout processus de communication animale ou humaine. Exprimer veut dire faire sortir par pression sur un corps pour en faire sortir le langage* ».

LES REEDUCATIONS : Préambule à l'indication « art-thérapie » et à la mise en place d'un cadre adéquat (travail autour des émotions et pensées à partir de l'image)

Notons, au préalable, la présence d'une « *forme à résonance archaïque* » avec certaines de nos macrophotographies. J'y vois, par exemple et s'agissant de deux photos, une analogie avec ce que le neuroscientifique Vilayanur RAMACHANDRAN appelle « *l'alphabet martien* »⁴. Ce sont *deux formes contraires*, l'une, dentelée « KIKI », l'autre, ronde « BOUBA » et *qui impressionnent soudain le cerveau*. L'une entraînerait systématiquement une perception immédiate d'agressivité-attaque, l'autre une perception immédiate d'apaisement-douceur. (Nos deux macrophotographies -E.T/Noël Bleu et l'Araignée- ont généré majoritairement ce genre de perception immédiate.)

³ « *Voyage extraordinaire au centre du cerveau* » Ed. Odile Jacob.

⁴ « *Le cerveau, cet artiste* » Editions Eyrolles

« *La forme impressionne le cerveau, mais ne permet pas d'identifier clairement l'objet ou le sujet* », écrit-il. (idem avec la macrophotographie).

Pour découvrir « *l'image mystère* » qui se cache derrière le manque d'évidence perceptive, le cerveau va chercher la solution à l'énigme perceptuelle. Il y aura sollicitation de la *fonction vision*.

Cette fonction, écrit RAMACHANDRAN, serait un processus extrêmement complexe et sophistiqué. Elle se référerait à la *philogenèse* car, écrit-il, « *La vue s'est développée dans le but de découvrir des objets et de faire échouer le camouflage* ». Il était donc primordial de trouver, de reconstituer le puzzle pour résoudre l'énigme de l'image mystère. « *L'homme primitif se devait d'abord d'identifier le danger pour agir* ».

La parenthèse s'arrête-là, mais j'y vois quand même des similitudes avec certaines réponses *immédiates* enfantines face à deux de nos macrophotographies.

J'ajouterais que le manque d'évidence perceptive ouvre un « espace libre de tout », un peu comme l'Intervalle en musique. Le récepteur est renvoyé, tout soudain, à une sorte de vacuité qui va ouvrir de façon inattendue une sorte de fenêtre insoupçonnée.

En milieu ordinaire, passé l'impact visuel immédiat traduit en mots vocalement expressifs (intonations, etc.), l'exploration se poursuit sur un mode ludique et avec le sérieux du jeu, ceci au travers de conduites discursives variées. (L'enfant possède la langue et entre dans le langage)

En milieu thérapeutique, si la perception visuelle immédiate rejoint celle des enfants en milieu ordinaire, le *retentissement émotionnel* n'est pas le même. Nos petits « DYS » ne disposent pas non plus des mêmes outils (parole, langue, langage). Leur expression sera d'abord silencieuse. Elle se continue par un mode d'expression plus généralement non verbal : dessin, modelage, etc. L'enfant va se mettre en mouvement avec un geste « pour faire », mais c'est un « faire » qui n'oublie pas « l'être ». Il va à la rencontre de ce qui se passe à l'intérieur de lui. Mine de rien, c'est un « être » qui se retrouve dans une sorte de « pré verbal ».

Lorsqu'enfin l'enfant arrive à parler de « tout ça » en expliquant, par exemple, son propre dessin, nous ouvrons une fenêtre à l'être de langage. L'être humain, en somme.

Puis, lorsque, quelquefois et en finale, l'enfant s'intéresse à la photographie en elle-même, la regarde en essayant de comprendre comment elle a été faite, nous réalisons un grand pas. Un dialogue interactif peut avoir lieu. Une motivation intérieure existe. Le travail va pouvoir commencer.

Au total, là où les mots ne pouvaient sortir, la macrophotographie⁵ l'a fait de façon détournée. « L'obstacle émotionnel » a été contourné, et ce contournement a été mis en circuit à l'insu du récepteur et de l'émetteur. Ce « VU » a été dessiné, modeléⁱⁱⁱ. Puis, il a été parlé et il a été reçu et entendu à l'extérieur, en totale présence de l'intervenant.

ORGANISATION DU CADRE D'INTERVENTION – Le Triptyque -

Tout d'abord, il s'agit d'aménager un « *espace suspensiel* ». Terme employé par Frédéric FRANCOIS pour désigner un espace où l'enfant constate, ressent et peut percevoir qu'il a une place, *sa* place.

⁵- « *L'image en art-thérapie* »-*La photographie comme medium relationnel*- Michèle GUILLIN HURLIN- Editions HARMATTAN- (Reproduction couleurs + fiche de présentation de chaque macrophotographie) - livret « *Art et Créativité* » Synthèse visuelle/photos-dessins (Outil de travail) Claude GUILLIN – PHOTOBX

Un espace qui permet de « mettre en circuit » ses propres ressentis et affects, à partir d'un objet pertinent (ici, la macrophotographie), ceci, dans un cadre de *réalité décloisonnée*.

En même temps, *l'environnement humain* est capital. Dans ce premier temps, celui de « l'art-thérapie », nous nous fondons plus sur la relation que sur la fonction. (*Empathie/ Jacqueline VERDEAU-PAILLES et Pleine Présence/ Jacques PORTE*)

Enfin, nous avons l'œuvre qui agit comme un « *Centre unificateur extérieur* », selon l'expression de Jacques PORTE. Elle permet au sujet qui regarde ou écoute de ce décentrer et de se recentrer. L'expression englobe la personnalité toute entière, y compris ses dissonances. Le recentrage devient possible parce que, justement, *la perception de l'œuvre recrée l'unité du ressenti et de l'objet*.

Vignettes cliniques

Nous allons maintenant évoquer le processus art-thérapeutique vécu avec quatre enfants : **Alexis, Rémi, Sébastien, Dimitri.**⁶

ALEXIS : 7 ans. Niveau supérieur d'intelligence, mais CP d'adaptation car échec dans les apprentissages et rééducations classiques. Raffole des Bandes Dessinées. Pour lui, qui déteste la lecture, l'image vaut tous les mots de la terre. Impossible de se concentrer. Comportement de retrait ou d'opposition sur fond régressif.

Parents peu disponibles car trop absorbés par leur Commerce.

La macrophotographie de la peinture craquelée sur vieux bidon troué lui est proposée. C'est une forme sombre et en creux.

De suite, Alexis voit le trou. Il dessine deux personnages et raconte « Ils vont à la guerre avec leurs flèches. Ils sont sortis du trou ».

Alexis n'a pas de problème au niveau de la parole et tout ce qui est visuel et « bizarre » l'intéresse.

Il continue à s'exprimer sur le même thème en regardant deux autres macrophotographies. Cette fois, ce sont deux formes proéminentes qui se donnent à voir.

Une série de dessins est réalisée par lui sur plusieurs semaines, avec de plus en plus d'engouement, à partir de différentes macrophotographies –forme sombre en creux, formes proéminentes en contrastes de couleurs.

Il raconte le contenu de ses dessins avec une sorte d'excitation jubilatoire.

Ses dessins vont jusqu'à l'engloutissement dans le ventre de la baleine, dont, lui, peut s'échapper. Il en est fier.

⁶ Voir les livres de référence :

- « *L'image en Art-Thérapie* », ou la photographie comme medium relationnel. Editions HARMATTAN.
- « *Art et Créativité* » Synthèse visuelle/ macrophotographies/dessins des enfants. PHOTOBX. Claude GUILLIN.
- « *La musicothérapie réceptive et son Au-delà* », selon l'enseignement de Jacques PORTE.
- par Michèle GUILLIN HURLIN - Ed. HARMATTAN. (Pour la vignette clinique de Rémi)

Cela marque un tournant. Il commence à parler de ses propres ressentis dans la vie réelle, de la solitude qu'il perçoit comme de l'indifférence à son égard.

Nous nous écoutons, nous regardons ensemble, nous parlons, nous nous répondons,

Et lui, continue à dessiner... et à raconter ses dessins.

Son dernier dessin de la série réorganise le tout. « Un avion-loup avec une grande langue arrive (...) mais il y a un gâteau d'anniversaire, fait-il observer, l'œil gourmand.

De fait, c'était bien son *anniversaire à lui*. Une petite fête a eu lieu *chez lui, pour lui*.

Au total, nous sommes partis d'un « voir sensoriel » sombre et en creux. Des fenêtres se sont ouvertes – extérieure et intérieure – Des « choses » sont sorties, se sont dites, ont été entendues. Une réorganisation imaginaire a pu avoir lieu et l'enfant « réconcilié », remotivé, a pu véritablement entrer dans le circuit de rééducation en adéquation avec ses besoins spécifiques.

Que pourrions-nous dire de cette histoire ?

Alexis vit une situation somme toute assez courante. Celle où l'enfant se sent délaissé par des parents trop absorbés par ailleurs. Alexis, de surcroît, est « DYS », avec toutes les difficultés inhérentes à cet état, souvent trop subi, car vécu dans des environnements qui ne le comprennent pas toujours.

En outre, ses ressources créatives ne sont absolument pas exploitées. Elles sont même bafouées. Et puis, le tempérament d'Alexis n'est pas du tout pris en compte. C'est un enfant « branché » avec le monde animé des images de toutes sortes : phones, jeux vidéo, télé, tablettes, etc.

Tout cela l'intéresse. Il y passe tout son temps. Avec plaisir. Pas besoin de lire !

Avec la macrophotographie « ambigüe », nous allons marquer un temps de pause. C'était inattendu ! Nous allons aussi éveiller sa curiosité naturelle : « C'est quoi ça ?! – Bizarre ! »

Petit à petit, cet enfant, curieux et créatif, va rétablir, *avec sérieux et de façon ludique*, le lien entre l'image et la réalité à la base de l'image donnée à voir. Au fur et à mesure de son exploration, il va exprimer ses propres ressentis et représentations, ses émotions en lien avec l'image extérieure/intérieure, avec ses dessins qui en découlent. Dessins dont il parle – à lui-même *et à nous* -. Il raconte. Nous l'écoutons.

C'est un travail qui donne envie à l'enfant de « mieux formuler » les choses pour mieux se faire comprendre. Et, si l'on va plus loin encore, pour mieux comprendre autrui (illustré, par exemple, sur les questionnements autour de la création photographique ...)

Nous vivons maintenant dans un monde de plus en plus numérique, virtuel, sans contact et il peut être constructif de solliciter le regard pour retrouver une réalité physique tangible.

La créativité, talent naturel de ces enfants intelligents et curieux, s'en trouve sollicitée et l'enfant y est, quelque-part, valorisé. Il y gagne en « *cohérence intérieure* ».

En nous appuyant sur un « Voir », un « entendre », nous donnons petit à petit à l'enfant « envie de parler » et, chemin faisant, nous renouons avec les fondamentaux (par exemple, le lexique). Ce seront des points d'appui pour l'accompagnement qui devra se poursuivre.

Une évolution qui offrira peut-être aussi une meilleure opportunité de dialogue avec ses parents et autres adultes et enfants. Ne sommes-nous pas des êtres de langage !

REMI⁷: 7 ans. Redouble son cours préparatoire. Dyslexique. Il est assidu dans ses rééducations, se montre coopératif, le relationnel est bon.

Un jour, il arrive complètement prostré : Le père de l'enfant s'est suicidé, par pendaison. J'appris par la suite que le grand-père, père de Monsieur, s'était lui aussi suicidé par le passé, de la même façon violente.

Rémi cache la tête dans ses bras. Il refuse obstinément tout contact, école, rééducation, etc. Le mutisme est total.

Son comportement négativiste signe une importante agressivité dans un versant restrictif avec, sous-jacente, la présence d'une grande détresse.

Que faire ? Je pense que ce symptôme qui, en effet, empêche la progression des apprentissages, représente néanmoins pour l'enfant une valeur structurante. Il nous faut le respecter. Nous mettre à l'écoute de la « respiration de sa prostration ». Rémi est dans « son » monde, perdu. Comment atteindre en lui quelque-chose de vivant, de réceptif ?

Je savais sa forte appétence pour les images. La macrophotographie m'apparut comme une voie possible pour trouver une « expression régulière du réel à l'imaginaire », selon l'expression de Gaston BACHELARD.

Tout soudain, mais doucement, je lui proposais de regarder des photographies. Ma proposition l'étonna. Il dégacha légèrement sa tête de ses bras repliés. Il hocha la tête en signe de consentement. Sans hésiter, je sortis de ma sacoche trois macrophotographies. Celle, nommée majoritairement « E.T. L'Extra-Terrestre » accrocha immédiatement son regard. Il la fixa avec une rare intensité pendant de longues minutes. Lorsqu'il décrocha son regard, un mot sortit de sa bouche : « E.T. » (Lui aussi !)

Je percevais chez Rémi un frémissement qu'il me fallait dans la foulée transformer en une sorte d'élan.

Pendant de nombreuses séances, un même rituel se déroula : Rémi avait besoin de voir- posée sur le bureau la photo de « E.T. ». Il la regardait, toujours avec la même intensité et sans dire un mot.

Puis, un jour, il détacha son regard de la photo et attrapa trois pains de pâte à modeler (posée sur le bureau à côté de feuilles de papier et de crayons de couleur). Il sollicita mon accord du regard. Il plaça la photo pour pouvoir la voir, mais suffisamment loin « pour ne pas la salir », me dit-il (C'était ses premiers mots). Là, il se mit à modeler un petit bonhomme. Concentré. En total silence.

Son petit bonhomme était tout cassé. Il le réparait au cours de la séance suivante. Il se cassait à nouveau. Une jambe cassée. Parfois, les deux.

A chaque fois, Rémi verbalisait sur son modelage (que je gardais soigneusement protégé afin qu'il le retrouve d'une séance à l'autre.) : « J'suis l'chirurgien », « J'fais un plâtre », « Il a pas le droit de marcher encore », « Je fabrique une béquille, il a pas le droit de se reposer » ...

Puis, son bonhomme eût deux têtes interchangeable : « Une bonne, une mauvaise », me dit-il. « La mauvaise, c'est sa tête malade ».

⁷ « *Musicothérapie réceptive et son Au-Delà* », selon l'enseignement de Jacques PORTE- GUILLIN HURLIN- Ed. HARMATTAN

Quelques séances après, il fit mener une bataille à ses deux bonhommes. En fin de séance, un bonhomme gagnant « restait avec sa bonne tête, mais avec ses bras et ses jambes malades ».

Parvenu à ce stade, Rémi exprima une agressivité. Celle vécue au départ dans son versant restrictif (mutisme) passa dans son versant expansif : maltraitance de l'objet modelé, colère après la pâte à modeler, émission de « gros mots ».

A la fin de chaque séance, Rémi laissait son modelage en état d'inachèvement douloureux dont il se souvenait parfaitement à la séance suivante. La macrophotographie était toujours là, présente à son regard, telle une « référence » première, immuable, en résonance avec l'intime de son être, tel un « *noyau silencieux* » qui serait facilitateur. Cela dura jusqu'au jour où il répara son bonhomme pour de bon. Il avait ses deux bras, ses deux jambes, et une bonne tête. Sur un ton assuré et fier, Rémi me dit : « Celui-là, on le garde ».

Puis, toujours avec la macrophotographie sous les yeux, Rémi démarra une activité jusqu'alors refusée par lui : le dessin.

A partir de là, tout se remettait progressivement en place : meilleure lecture, fixation des acquisitions, une certaine gaieté ... Mais, c'est son environnement familial qui commençait à disjoncter et Rémi, qui avait réussi à mettre « E.T. » à distance, revenait à une sorte de fixité, de lien fusionnel avec l'image. Cette fois, j'amenais une rupture. En douceur. Je lui proposais d'autres macrophotographies introduisant une altérité. Là encore, il me dit « Oui », curieux de découvrir.

Nous avons réussi à instaurer une dynamique à partir d'autres macrophotographies. Il recherchait avec une certaine jubilation quelle était la réalité de l'objet à la base de la photographie, comment avait fait le photographe, etc.

Petit à petit, et en interaction, il développait un raisonnement analogique vers un nouveau comportement cognitif.

Oralement, il se mit à raconter de petites histoires, puis à écrire des phrases de façon à ce que je puisse les lire. Bref, il entra véritablement dans son parcours rééducatif. Motivé et intégré de mieux en mieux dans sa vie scolaire.

Que pourrions-nous dire dans « l'après-coup » ?

Rémi hérite d'un pathos familial lourd. Une famille où le deuil était impossible à faire. A son tour, Rémi est confronté de plein fouet à la perte. Une perte qui, peut-être, s'est mise à résonner comme la perte du « tout » de sa vie. D'où son repli total. Et voilà qu'un fantôme : l'E.T. l'extra-terrestre de la macrophotographie vient faire miroir à son propre fantôme !

L'œil, passivement, s'accroche à cette image. Fixité dont il a besoin dans un premier temps. En d'autres termes, l'image fixe extérieure et les fantasmes intérieurs, tout soudain, se télescopent. L'image exerce alors une fascination dont il faudra sortir.

Heureusement, la main est là ! Rémi pétrit de la pâte à modeler. Et, en modelant cette pâte, peut-être commence-t-il à « penser » avec son corps à lui.

Il pense dans l'action de sa main, conjointement avec son œil. Œil encore passif (fixité à l'image)/ main active. Tout cela continue pendant de longues séances assidues.

Ce n'est que, lorsque son bonhomme modelé a retrouvé l'intégrité de sa forme, Rémi a pu prendre des distances avec cette macrophotographie première.

C'est la première étape de ressaisissement de lui-même. Son corps désirait avoir une existence à lui.

Son regard est devenu actif.

Il peut désormais voir d'autres macrophotographies. Il les voit autrement. Extérieures à lui. Il peut les parler.

Il devient acteur de lui-même, malgré et avec toutes les contraintes de sa situation.

Evidemment, c'est un enfant qui aura besoin d'un long accompagnement ...

Sébastien : 6 ans. Intelligent. Diagnostiqué Retard parole et langage +++ Echec de toute rééducation.^{iv}

Sa prononciation est telle que nous ne le comprenons pas lorsqu'il parle. Alors, Il ne parle plus ! Il reste cependant sage et souriant, très curieux de ce qui l'entoure et avec un regard gourmand lorsqu'il s'agit d'images.

Je lui propose un « *bain d'images* » que nous assimilons à un « bain de paroles ». Une sorte de mélodie apparentée à une « *conversation pré verbale* ». Nous nous situons dans une sorte « *d'intersubjectivité primaire* ».

Parmi les macrophotographies présentées, se trouvait celle perçue par la majorité des enfants comme évocatrice d'agressivité : « ça pique ! », et nommée « l'araignée ».

Les yeux de Sébastien passent d'une image à l'autre. En silence. Un long silence d'une dizaine de minutes. Silence respecté et accueilli. La séance allait se terminer, mais Sébastien fit « Non » de la tête. Nous avons donc continué en regardant les photographies avec lui. Nous avons verbalisé sur un mode descriptif : couleur, forme, tout ce qui pouvait être identifié. Sébastien acquiesce de la tête. Il n'avait pas envie de partir.

A la troisième séance, il prend une feuille de papier. Il dessine un poisson rouge qui fait des bulles, mais il n'y a pas d'eau. Il prononce (de façon audible, ce qui est surprenant !) :

« On voit pas l'eau » puis « Il respire ».

Le silence s'installe à nouveau. Je parle son dessin : « Oui, il respire, mais on ne voit pas son bocal ». Du coup, un dialogue s'installe. Sébastien répond (et on comprend ses paroles !) : « Il est dans la mer ». Je regarde à nouveau son dessin et lui dis : « Oui, il a de la place et il fait des bulles, alors il respire ». L'enfant sourit et respire fort. Comme un soupir de soulagement !

Il regarde son dessin tout en jetant un coup d'œil à la fois furtif et appuyé sur la macrophotographie « L'araignée ». Il me dit au revoir, l'air content.

La séance suivante, Sébastien arrive l'air sombre. De suite, il veut dessiner. Il s'applique. Tire la langue, absorbé dans et par ce qu'il dessine.

Le dessin est terminé. SILENCE. Que donne-t-il à voir ?

Réponse : Des lèvres cousues.

Sébastien me regarde, l'air triomphant, mais mutique. Il attend.

Je regarde son dessin. Je montre les lèvres cousues et lui dis : « Là, c'est difficile de parler ».

Il approuve aussitôt, d'un signe de tête vigoureux.

Et il attend.

Je poursuis verbalement : « On dirait qu'il y a des choses qui ne veulent pas sortir, un peu comme des secrets ».

Là, il approuve résolument avec la tête. Un temps de silence encore. Je conclus la séance en verbalisant : « C'est très bien d'avoir fait ce dessin. Cette bouche est très belle. Elle pourra sûrement s'ouvrir un jour ». Je regarde Sébastien. IL répond, comme presque triomphant : « Oui, y'aura une fée qui viendra. Tu vas voir ».

Sébastien parle et c'est inattendu, car les Retards de Parole Langage sont longs à rééduquer. J'ai envie de comprendre. Quelle est la situation au juste ? Je m'informe. J'apprends qu'il vit dans une atmosphère de violence intra familiale grave.

Par l'art, nous avons eu accès à ce réel, ici dramatique. Nous avons contourné le symptôme apparent (RPL) en ne cherchant pas à le rééduquer tout prix. Du coup, le vrai symptôme est apparu : les lèvres closes. (Mécanisme de défense face à la violence intrafamiliale « secrète » ?)

Le travail allait pouvoir commencer, autrement. *Les données reconnues ne sont plus les mêmes.*

DIMITRI : 10 ans 6 mois. Il a redoublé son CP, puis son CE1 et il redouble son CE2. Il est adressé pour DL/DO +++ avec séquelles de retard de parole et langage.

Il est attentif, laborieux, coopérant.

Pourtant, malgré ses efforts et la persévérance dans ses efforts, il échoue. Il ne comprend pas pourquoi il a tant de problèmes, mais il reste étonnamment calme. Nous percevons chez lui une sorte de résignation, même si, pourtant, il apparaît combatif. Combatif et bloqué à la fois, et surtout, extrêmement seul, proche de la désespérance.

Ses parents vivent ensemble. Il a un frère plus jeune qui réussit très bien en classe. Son père, qui l'accompagne, le présente comme un enfant nul, ne s'intéressant à rien. Les parents n'acceptent pas du tout l'échec de leur fils alors même qu'il est, leur dit-on, intelligent. Son frère est brillant, lui est nul. On le voit, L'histoire de Dimitri est déjà une histoire blessée.

Que faire ? Comment faire pour aider Dimitri à sortir de son cercle vicieux : la spirale de l'échec avec pour corollaire quasi palpable la négation de son identité ?

Il est réceptif aux stimuli visuels. D'un « quelque-chose » qui fasse « bouger ses affects ».

Je pensais à une macrophotographie que je n'utilise habituellement pas car elle est trop proche d'un test projectif. Il s'agit d'un tout petit baigneur, jeté dans les broussailles, Vu par l'œil du photographe et mis en valeur en macrophotographie. Il est nu, abîmé, mais l'œil est resté bien vivant et il est implorant. Cette image symbolise l'abandon, le rejet.

Il fallait aussi tenir compte de l'écart important existant chez Dimitri entre ses capacités de production verbale très altérées et son niveau de compréhension très vif. J'envisageais une parade qui consistait à lui faire entendre les paroles d'une fille de son âge, prononcées devant ce même baigneur abandonné. C'était une fille, normalement scolarisée, qui a fait appel à un imaginaire culturel commun, à partir du baigneur des « Malheurs de Sophie », pour exprimer verbalement (et donc dédramatiser) ce qu'elle ressentait au vu de cette image.

Lorsque j'ai présenté la macrophotographie à Dimitri, son œil est devenu noir. Très noir.

« J'crois pas qu'on puisse raconter quelque chose », lance-t-il maladroitement, mais avec force. *C'est comme s'il avait reçu un CHOC !*

Lui, qui est habituellement contrôlé, se met à donner des coups de pieds, à taper du pied sur le sol. Une colère monte. Il lâche un gros mot, puis se recroqueville, tout penaud, sur son siège. Long silence. Sa mine est renfrognée. Dimitri ne bouge plus. Il reprend son self contrôle mais il ne dit absolument rien. J'interviens.

Je me recentre sur la photographie. « Qu'est-ce qu'on ressent en voyant ça ? »,

Il réplique aussitôt : « C'est pas juste, quoi ! »

J'enchaîne : « qu'est-ce qu'on pourrait faire ? »,

Lui, la mine renfrognée, l'air buté : « J'sais pas ».

« On va trouver », dis-je.

Nous faisons une pause. Il retrouve son calme *apparent* et me demande : « Les autres enfants, y disent quoi, eux ? »

Je lui propose d'écouter l'enregistrement de la fille de son âge. Sans hésiter, il répond « Oui ». Il semble même très pressé de l'entendre.

Là, c'est carrément la SURPRISE ! Dimitri est bluffé !

Admiratif : « Ouais, pas mal ! »

Puis, l'air entendu, il ajoute comme pour lui, à voix presque chuchotée : « j'ai compris ».

C'est à nous, maintenant, qu'il renvoyait une énigme !

Lorsqu'il est revenu, à la séance suivante, il nous a ramené fièrement un dessin, fait chez lui. Un dessin très bien structuré, avec des personnages – adultes et enfants – dans un parc. Chacun, en mouvement, avait sa place... Et, Dimitri a signé son dessin, en écrivant son prénom en bas à droite.

Bien évidemment, le vrai travail de rééducation, absolument nécessaire, ne ferait que commencer véritablement. Le parcours serait long et difficile pour l'enfant, mais il pourra mieux utiliser ses ressources pour mener au mieux de ce qui sera possible son projet rééducatif.

Que pouvons-nous comprendre de cette histoire ?

Il y a eu choc à l'image parce que Dimitri a confondu le baigneur avec un enfant réel. Ils ne faisaient qu'un pour lui. La force expressive de cette macrophotographie a eu pour effet de révéler une dangereuse confusion. Lorsque Dimitri se murmure à lui-même : « j'ai compris », après avoir entendu la voix de la fille qui racontait son récit face à ce même baigneur, il sortait tout soudain, et avec bonheur, de cette confusion heureusement passagère. Passagère, et réactionnelle peut-être, tel un possible mécanisme de défense, face à un environnement familial mortifère pour lui, et, in fine ingérable en l'état de sa situation. Notamment, celle d'un monde scolaire où il ne trouvait pas de place, malgré ses efforts répétés toujours et toujours. Son identité s'en trouvait comme gommée.

La fulgurance d'un instant, où son espace intérieur « parasité » rencontre un autre espace extérieur « lumineux et rationnel », produit une sorte d'électrochoc.

Il va pouvoir retrouver, par l'authenticité et l'intensité de cet instant, l'unité de son être et réorganiser, en quelque sorte, son imaginaire débarrassé des scories « tortionnaires » inutiles.

Il aura fallu un déclencheur de départ : l'ambiguïté de notre macrophotographie particulièrement expressive, accompagnée, dirai-je, de la « présence présente » de l'intervenant.

Bien sûr, le travail rééducatif devra continuer. Il sera difficile et long, mais quelque chose a bougé dans le regard de Dimitri. Reste à ce qu'il bouge dans celui des environnements

L'enjeu serait aussi que Dimitri trouve du Sens dans un environnement qui en est dépourvu en regard de son état (à la fois ses déficits et ses talents) qui ne correspond pas à la norme.

Nous avons sans doute besoin, les uns et les autres, de faire évoluer l'angle de vision de nos regards afin de gagner en sensibilité et donc de faire grandir notre humanité. Oui, *les environnements jouent un rôle très important ...*

Pour conclure (de façon lapidaire) je dirais qu'à travers le style de nos interventions « Art-Thérapeutiques », nous avons été amenés à mieux cerner les rapports que l'on sépare d'habitude en termes « d'émotion », « de cognition », « d'imagination » et de relation. Ces rapports interagissent entre eux. Nous sommes dans un « Entre-Savoir », où rien n'est binaire, mais où tout est complexe et profondément humain. C'est une manière de réfléchir, à partir de ce que l'on entend, de ce que l'on voit devant un objet d'art, ici nos macrophotographies. (*Pour « toucher la magie de l'image » à la base du processus, il serait intéressant d'en voir les reproductions en couleur et l'analyse (forme, fond, métaphore, ambiance) qui a été faite de chaque photographie dans les ouvrages déjà cités*)

Chacune de celles proposées aux enfants présente un « pouvoir de fixation » qui lui est propre et qui constituerait peut-être une forme intermédiaire entre l'affect et la représentation verbale. En effet, l'image, et avec elle la pensée en image, plus archaïque et plus concrète que la pensée verbale, évoluera au fur et à mesure du cheminement, selon, notamment, l'importance de l'objet interne.

Il y a là une entrée facilitée dans les jeux de langage. Plaisir et réalité cohabitent, cognition et affects se répondent l'un l'autre. L'imagination et l'imaginaire s'inscrivent de façon dynamique en complément du réel. La macrophotographie donnée à voir porte en soi sa propre expression. Celle-ci va apparaître au sujet qui la regarde comme une possibilité pour lui-même d'expression existentielle dans un geste créatif.

De façon générale, nous dirons que l'Art porte en germe toutes les émotions, positives et négatives, et qu'il existe plusieurs portes d'entrée pour réfléchir sur les relations entre images et affects. L'expression permettrait au sujet de se décentrer et de se recentrer, face à une œuvre qui recrée l'unité, jusqu'à la résolution de ses contradictions plus ou moins chaotiques, afin de pouvoir reprendre le fil de ce pourquoi il est là. (Ici, le fil est celui de la rééducation orthophonique portant sur la langue et le langage.) Langage que nous pouvons appréhender selon un modèle de connectivité anatomofonctionnelle. Modèle qui abandonne la vision localisationniste du cerveau au profit d'une vision plus dynamique selon laquelle les fonctions cognitives sont sous-tendues par des circuits comprenant, certes, des épices corticaux, mais aussi des réseaux corticaux/sous-corticaux *interconnectés*.

Nous savons que le langage apparaît plus tôt que la maîtrise de la langue, l'enfant « raconte » avant même de savoir parler. C'est pourquoi il importe donc de toujours centrer sur ce que les enfants ont, eux, à dire. Et, c'est en multipliant les jeux de langage que nous arriverons à « toucher » la langue. Faut-il encore que l'enfant ait envie d'entrer dans ces jeux de langage ! C'était notre objectif. De ce point de vue, la macrophotographie s'est réellement révélée comme médium relationnel.

**Michèle GUILLIN HURLIN,
août 2021**

michele.guillin@numericable.com

I Retards de parole : trouble phonologique qui empêche de bien agencer les phonèmes en syllabes et en mots. (Comme un langage enfantin qui perdurerait)

Retards de langage : ensemble de critères de simplification qui affecte le niveau lexical, morphosyntaxique et pragmatique. (Prononcé du mot incorrect, Confusion des pronoms, des articles, etc., Informativité insuffisante, voire nulle.)

Dyslexies (Elles ne sont pas identiques et n'ont pas pour origine le même déficit.) De façon lapidaire, nous dirons que les dyslexies affectent le langage écrit – lecture et écriture. (*Les DYSlexiques n'ont pas perdu une fonction, ils ne l'ont jamais développée.*)

- S'ajoute à cela le fait que la langue française est faite de signes arbitraires. Elle ne prononce pas tout ce qu'elle écrit, et ce qui ne se prononce pas a une valeur sémantique. Exemple : *ent* « elles chantent ».
- De plus, notre langue française est faite de ponctuations, de nuances, de temporalités subtilement définies ou rien n'est confondu. Il y a une singularité ...
- Eu égard à son évolution (involution ?) via les réseaux sociaux, la tâche est ardue - DYS ou non ! -

Dysphasie : Trouble du développement grave du langage qui se manifeste par une structuration déviante et dysharmonique du langage, avec des difficultés à manipuler la langue - Par exemple, il y aura des mauvais découpages de mots : achète sera écrit a chète ; l'odeur =lodeur, Etc.

ⁱⁱ « *Le don de dyslexie* », Ronald D. DAVIS, Editions Desclée de Brouwer

ⁱⁱⁱ Il y a là un mouvement au-delà de la réalité concrète et objective de la forme. Peut-être pouvons-nous établir un parallèle entre la peinture figurative et certaines de nos macrophotographies en nous référant à une proposition de classification faite par le docteur Claude WIART (1929-2004). Il définissait une lignée métonymique et une lignée métaphorique. (Page 142, image en art-thérapie) Or, entre métonymie et métaphore, un degré de réalité sensible subsiste avec nos macrophotographies. C'est cet « entre-deux » qui nous intéresse. Nos macrophotographies deviennent un système ouvert où l'imagination, la « conscience » du récepteur peuvent s'introduire comme un facteur plastique : par exemple, un objet inanimé devient actif, telle une plante perçue comme étant une araignée, etc.

^{iv} **Bilan orthophonique de Sébastien** : Il indiquait avec évidence les marqueurs en faveur d'un diagnostic de R.P.L. (Retard de parole et de langage). C'est ce qui a permis une prise en charge de l'enfant.

Le processus dynamique, démarré à partir de la macrophotographie, a rendu possible l'expression « claire » - à la fois réelle et paradoxale- du symptôme : L'enfant a dessiné des lèvres closes, et lui, qui ne parlait pas (cf bilan initial), s'est mis à parler avec, *étonnamment*, un prononcé compréhensible. (Nous avons pu reconnaître, avec mieux de justesse, son mécanisme de défense ...)